

L'écriture comme défense identitaire dans la prose autobiographique d'exil de Sorana Gurian

Drd. Elena Filote (Panait)

"Dunarea de Jos" University of Galati

Résumé : *Le livre «Récit d'un combat» (1956) de Sorana Gurian, écrit et paru à Paris l'année de la mort de l'écrivaine, représente l'expression la plus fidèle de son esprit contestataire. Internée dans la clinique expérimentale de l'Institut Curie, Sorana Gurian explore lucidement par l'écriture, sa maladie incurable. Des valeurs comme la solidarité humaine, l'amitié et la sincérité justifient l'effort de préserver son identité, de sorte que le désir d'écrire devient plus grand que son désir de vivre. Obligée d'assister à la désintégration de son corps, Sorana Gurian vit le drame de la féminité frustrée, et fait de profondes réflexions amères sur des problèmes existentiels. L'atmosphère des hôpitaux, les portraits des malades et les détails des interventions chirurgicales subies dans la lutte contre le cancer dévastateur tiennent de la rhétorique du naturalisme. Cependant, le registre autobiographique du livre soutient un message humaniste, combiné avec la prise en charge d'un pari existentiel, dont l'enjeu est de discréditer la force de la maladie contre l'homme.*

Mots-clés: *identité, féminité, autobiographie, drame, naturalisme*

Sorana Gurian a, de loin, la biographie la plus spectaculaire de toutes nos écrivaines de l'entre-deux guerres. De son vrai nom Sara Gurfinckel (née le premier décembre 1914 à Comrat, en Bessarabie et morte le 10 juin 1956 à Paris), Sorana Gurian eut un destin tumultueux : elle est exposée (mais également disposée) aux expériences les plus variées, qu'elle assume constamment avec la pleine conscience du tragique de la condition humaine. Bianca Burța-Cernat la compare à un personnage de roman policier ou d'espionnage, assumant ainsi le risque d'un lieu commun de littérisation: « (...) Personnage remarquable qui joue parfaitement son innocence, déroutant presque tout le monde par son apparence d'être fragile» [Burța-Cernat, 2011 : 308]. L'écrivaine est contrainte de porter une bataille permanente pour surmonter son destin toujours hostile, s'efforçant, tout au long de sa vie tumultueuse, de rester fidèle aux convictions morales d'une rectitude parfaite. Rien, ni l'immobilité à laquelle elle semblait être condamnée à la suite d'un accident de ski à l'adolescence (contre laquelle elle lutta par une hospitalisation prolongée, de trois ans au sanatorium de

Berck), ni les tribulations politiques (qui l'obligèrent, depuis 1942, lorsque la Gestapo commença à s'enquérir de sa personne, compte tenu de sa sympathie pour l'opposition communiste, à camoufler son identité, et plus tard, quand elle abandonna cette utopie et devint antijdanoviste et anticomuniste, de se retirer de la scène culturelle locale), ni l'expérience de la confrontation avec le pouvoir totalitaire, en vertu de son statut d'intellectuel opposé au régime, ni l'exil à Paris, à peine obtenu grâce au mariage blanc avec un Italien - pour ne mentionner que quelques-uns des épisodes de l'existence agitée de Sorana Gurian – rien n'a modifié les principes de la vie de l'écrivaine. Elle reste toujours fidèle à la dignité humaine, à la force de l'amitié et de la sincérité, à la noblesse de l'esprit humain, à la générosité et à la solidarité interhumaine.

Ces valeurs configurent également le message du livre *Récit d'un combat*, publié chez Julliard (sorti en 1956, la même année de la mort de l'auteure, à Paris, et encore non traduit en roumain), qui décrit avec des détails troublants sa dernière bataille contre une maladie implacable, le cancer. Il semble que *Récit d'un combat* soit écrit sur son lit d'hôpital de la clinique expérimentale de l'Institut Curie de Paris, où Sorana Gurian a été hospitalisée et traitée. Les brèves observations relatives à cet ouvrage présentes dans le *Dictionnaire général de la littérature roumaine*, très peu nombreuses, en fait, sur le dernier livre de Sorana Gurian, parlent d'« (...) une fresque d'un monde condamné, contenant de brèves impressions en mosaïque et des notes à caractère de journal personnel, l'essentiel réside dans la tentative de mener un dialogue avec soi-même, avec l'anxiété et les questions fondamentales » [D.G.L.R., 2005: 443] (les auteurs de l'article du dictionnaire dédié à Sorana Gurian sont Nicolae Florescu et Victor Durnea, critiques littéraires qui ont fait des efforts dans la presse littéraire actuelle pour la redécouverte et la réhabilitation de l'œuvre et du nom de Sorana Gurian).

De même, Cella Serghi, collègue de génération, fait référence au dernier livre de Sorana Gurian dans son œuvre de mémoires, *Sur le fil d'araignée de la mémoire*, mais en lui donnant un titre et une année de publication erronés: « (...) Sorana est morte d'un cancer dans un hôpital de Paris. Jusqu'au dernier moment, refusant la morphine et tout ce qui aurait pu diminuer ses douleurs, elle a décrit sa maladie qu'elle voulait vivre avec lucidité. Il paraît que ce roman, *Le combat*, est paru après sa mort et a été inclus dans une anthologie de la littérature française. Mais cela est arrivé en 1946 » [Serghi, 2013: 374].

Nous trouvons également une brève présentation du livre dans l'ouvrage de Bianca Burța-Cernat consacré à la prose féminine de l'entre-deux guerres où elle considère que *Récit d'un combat* «annonce l'ouverture vers une prose perçante de la souffrance physique, vers les expériences-limite qui cherchent à devenir des expériences de langage » [Burța-Cernat, 2011: 324].

Dans un long article du «Journal littéraire» consacré à la biobibliographie de Sorana Gurian, Nicolae Florescu offre une analyse fine de ce dernier livre ; nous présentons ce qui suit pour illustrer la pertinence des observations:

Nous nous trouvons, en fait, devant une chronique de sanatorium, où la feuille d'observations cliniques (note de l'auteur) enregistre tous les espoirs, les illusions, les aspirations du «jour», alternant avec autant de désarmements internes, de fausses hypothèses, d'intuitions sur son propre destin, l'examen répété de ce qui a été et le repérage de la route vers la mort, avec une lucidité extrême, presque inhumaine à certains moments. C'est un parcours de compréhension, de réconciliation avec le destin, qui impressionne notamment par la non-acceptation de l'acceptation de la fin, par la tendance à utiliser chaque instant de la vie, tout ce qui peut échapper à la mort. [Florescu 2002: 5]

Le véritable enjeu du livre renferme des valences identitaires fortes, notent les efforts de l'auteure pour préserver sa structure spirituelle, de sorte que le désir d'écrire est plus grand que le désir de vivre: « (...) Je ne voulais pas mourir, je voulais écrire. Ecrire un livre, un vrai ... » [Gurian, 1956: 95]. Le credo artistique qui alimente subsidiairement ce livre refuse sa transformation en romance et vise une écriture corporelle, capable de rendre la tragédie de l'errance dans l'antichambre de la mort:

(...) Ecrire: crier comme lorsqu'on se noie et qu'à chaque plongée, à chaque appel au secours, une vague salée vous remplit la bouche, vous repousse vers le fond. Chaque mot, aussi violent, aussi vrai que le sang. Pas de littérature, pas de phrases équilibrées, pas de fignolage. Je ne veux plus de style, des syntaxes à filigrane, des raffinements exquis d'un langage châtié. Des mots, aussi inesthétiques qu'un corps de femme mutilé, aussi gluants qu'un nouveau-né qui s'étrangle, le cordon ombilical serré autour du cou, aussi chauds qu'une respiration de bête traquée par les chiens. Je voudrais que ce que j'écris transmette mon angoisse. Cela doit palpiter, se tordre et

geindre, haleter comme lorsqu'on entend Son pas dans l'escalier, Sa main sur la poignée de la porte. [Gurian, 1956: 98]

La mécanique de la maladie est présentée avec une lucidité impressionnante, les trois parties du livre ne sont pas appelées Partie I, II et III, mais *Première étape*, *Deuxième étape* et *Troisième étape*. *Récit d'un combat* commence par une image paradisiaque, ouverture marquée de nostalgie, révélant l'amour de l'auteur pour la vie, caché dans les choses simples qui composent l'image d'un après-midi d'été paisible, mais aussi la puissance de l'imprévisible, capable de détourner les destins:

La marchande avait poussé sa charrette à l'ombre; roses jaunes, tulipes violettes, des pivoines aussi, crèmeuses, presque comestibles. Devant les fleurs, je m'arrêtai un instant. Couverts de ciel, les marronniers de la petite place Jussieu jetaient des disques bleus sur l'asphalte. Les débuts d'après-midi d'été, à Paris, juteux et chauds comme les abricots trop mûrs... Allongé sur un banc, la tête sur un vieux journal plié, le clochard du coin faisait le lézard. Hors du temps, quel rêve! Au-dessus de l'entrée, l'horloge, lunaire. Pour ne pas changer, j'étais en retard. J'ai dégringolé les marches et soudain... [Gurian, 1956: 9]

Le cancer est découvert tard, à cause du refus de l'auteure d'accepter un changement soudain de situation. Installée à Paris, après deux années passées dans une Roumanie rapidement gangrenée par les horreurs d'un régime politique absurde et dévastateur pour la vie culturelle, l'âme encore tourmentée par le souvenir des épreuves difficiles subies pour fuir ce monde où elle se sentait impuissante. Sorana Gurian se réinventa issue de ses cendres: elle s'intégra dans la diaspora roumaine de la capitale française (des noms représentatifs, comme ceux d'Eugène Ionesco et d'Emil Cioran figurent dans son livre) et mena la vie trépidante d'une éminente journaliste, se sentant accomplie dans sa chambre du Quartier Latin, avec son existence quasi-bohème, sans famille, mais toujours pleine en raison de ses exigences professionnelles. Tout cela a l'effet d'un épuisement soudain et total de son organisme fragile.

Vivre à Paris, écrire des livres, voir des gens, aller aux cocktails, aux générales, aux concerts et, une fois chez soi, laver son linge, préparer son frichti, frotter des casseroles, lire des bouquins pour une maison d'édition, n'est pas un régime reposant. Et lorsqu'on pèse quarante kilos, qu'on mesure un mètre cinquante et qu'on n'a plus vingt ans,

mais presque le double, avec une vie bien mouvementée, bien accidentée et bien morcelée derrière soi – on n'est pas exactement indiquée pour monter sur le ring. Mais je m'y tenais, sur le ring! Et le gong n'avait pas encore sonné mon knock-out. [Gurian, 1956: 14]

Bien que fille d'un médecin célèbre, comme elle le mentionne dans ce livre, et dans d'autres écrits¹, Sorana Gurian refuse d'associer un nodule découvert incidemment avec un cancer du sein, le considère comme une conséquence de la cellulite et apprécie tout ce qui se passe comme «une énorme farce» [Gurian, 1956: 18]. Mais la lucidité et le réalisme qui la caractérisent sapent ses illusions, avec le souvenir d'une hérédité très marquée par les antécédents de la maladie et les signaux qui lui sont envoyés par son propre corps. Au-delà de la fatigue chronique, les représentations anamorphosiques de son physique surprises dans les surfaces réfléchissantes deviennent significatives: « (...) Dans les devantures je voyais se trainer le reflet d'une petite femme en robe marine à col blanc, courbée sous une invisible bourrasque. J'ignorais que ce fût moi.»[Gurian, 1956: 10]; « (...) Dans la glace, je vis une femme hagarde, aux traits tirés» [Gurian, 1956: 12]. La maladie, appelée métaphoriquement « eau morte », va l'aliéner complètement, menant à l'extrême cette dualité, ce détachement de l'esprit, lucide et aigu jusqu'au dernier moment, le corps traître, mesquin et vulnérable. La rupture identitaire se fera sentir dans le registre tragique: « (...) la vagabonde, l'étrangère que je suis (...) » [Gurian, 1956: 125].

Dès le début de la lutte, l'image de la mort s'insinue perfidement, malgré les efforts de la malade de défier sa présence constante: « (...) Amicale, la mort prenait la couleur, le son, la démarche familière de la vie, me tenait par la main comme une sœur distraite qui promène sa cadette en léchant les vitrines. Mais je riais beaucoup «comme d'habitude», et s'il y eut une secrète fêlure dans ma «joie d'être» personne ne s'en aperçut» [Gurian, 1956: 28], affirme avec conviction l'auteure qui fait du rire une sorte de résistance, en reconnaissant ses vertus ontologiques. Même vers la fin de cette aventure sous le signe de Thanatos, quand Sorana Gurian se sentira à la fin de la résistance, le sourire et le rire seront acceptés comme le seul moyen de défense, armes et torture à la fois: « Je compris que j'étais condamnée au sourire comme les suppliciés chinois à la goutte d'eau » [Gurian, 1956: 188]. En outre, l'atmosphère générale du livre n'est pas sombre, bien que l'auteur ne cache pas ses appréhensions inhérentes au pressentiment de la mort, mais le ton de lamentation est évité par

programmation. La forte personnalité de l'écrivaine est définie par la nécessité de passion et de lutte: « (...) Mon côté pur- sang avait besoin de la course, des obstacles » [Gurian, 1956: 59], ce qui l'aidera énormément dans cette confrontation avec une force si insidieuse et dévastatrice. Cependant, la tentation de renoncer à la lutte et, implicitement, à la vie, ne peut épargner la conscience de la malade du centre du livre, malgré le filtre culturel dominant. Le suicide signifie céder au mirage de la mort vue comme « (...) un sombre abîme rempli d'épouvante, d'ignorance et de suppositions » [Gurian, 1956: 63], mais dominée de la « tentation d'être », même si les enjeux sont simplement d'entendre une symphonie de Beethoven ou de contempler un tableau de Van Gogh. Passionnée de vie, Sorana Gurian adhère à la conviction formulée par Vladimir Mayakowsky dans un poème dédié à son ami, Sergueï Essenine après le suicide de celui-ci: « Il est bien plus difficile de vivre que de se donner la mort » [Gurian, 1956: 63]. Par conséquent, elle accepte un compromis: « J'allais me faire mourir en ne me faisant pas opérer, en laissant la voie libre au cancer » [Gurian, 1956: 101], bien que sa décision soit détournée par le spécialiste cancérologue.

Le message principal du livre avance avec courage l'idée d'une victoire, pas celle d'un échec, comme on pourrait le croire, étant donné le cancer implacable; la maladie finira par détruire l'être fragile de l'auteure, comme des millions d'autres victimes au fil du temps. Le dernier livre de Sorana Gurian, écrit dans son lit d'hôpital et sous le signe de la mort imminente, ne donne pas un goût amer de la défaite acceptée avec résignation, mais le sentiment sublime de la grandeur de l'homme en guerre avec la force écrasante de la maladie, de la mort. *Journal de sanatorium, Récits d'un combat* se veut une précieuse invitation au courage, à la préservation de la dignité et de la conviction qu'il y a l'espoir de la solidarité humaine, de l'amitié et de la gratitude qui sauvent l'homme de la médiocrité d'une contingence limitée au-delà de la peur de l'anéantissement. En ce sens, le portrait de son amie Raymonde, qui, parmi beaucoup d'autres amis, des connaissances ou des étrangers, a contribué à ce que le résultat final de la lutte soit une victoire (collective), est traversé par le frisson de profonde gratitude, révélant aussi l'art descriptif de l'auteure:

Raymonde est mon amie. Etant donné le rôle qu'elle a joué dans ma vie et sa participation décisive au combat soutenu pendant plus de deux ans, il faudrait que je la situe. C'est simple et très difficile.

Raymonde est la Française-type et un être exceptionnel. Elle est dure et claire comme le cristal, généreuse comme devrait l'être la France pour tous les pauvres types exilés et traqués, sensible comme une corde de violon, tendre et cruelle, passionnée, douce. Bonne? Oui, bonne comme le bon pain. Délicieuse, intelligente, fine, charmante; tous les adjectifs accumulés n'y suffiraient pas. Le romancier M. S. l'a définie «une sainte laïque», Raymonde vit pour les autres. Raymonde est faite d'affection et de fidélité. [Gurian, 1956 : 19-20]

Raymonde a été celle qui l'a prise en charge émotionnellement et matériellement l'a protégée du malaise de sa solitude, hébergeant Sorana Gurian à plusieurs reprises dans sa maison de Nesles, où elle a trouvé, aspect essentiel pour les périodes d'invalidité après la chirurgie (lorsqu'elle ne pouvait, par exemple, utiliser sa main droite), une ambiance familiale semblable à celle de sa propre enfance. La solidarité humaine, l'aide à surmonter plus facilement l'expérience de l'extirpation du sein, surtout parce que cette expérience est filtrée par sa culture: « (...) Pourtant, les présences humaines agissent. Nombreuses, chaudes, efficaces, elles élevaient des digues contre mes hantises. Sartre dit quelque part: «L'enfer, c'est les autres.» Pour moi, les autres, c'était le Paradis » [Gurian, 1956 : 49].

Pour Sorana Gurian, le sacrifice le plus douloureux demandé par le cancer fut celui d'altération de sa propre féminité. L'extirpation successive des seins, ce qui équivaut à une mutilation de son être-même, l'expose à un drame de la solitude, la condamne à l'isolement: « (...) Car si un mari accepte une femme mutilée – puisque c'est la sienne – un amant n'a que faire d'une maîtresse pareillement amochée. Je le savais si bien que l'idée de montrer à qui que ce soit la hideuse cicatrice qui barrait ma poitrine, du dessous du bras jusqu'à l'abdomen, me contractait toute, me remplissant de honte, de rage, d'humiliation » [Gurian, 1956 : 49]. Cette expérience la réduit au statut de simple femelle :

– Je me suis aperçu, dis-je, que je ne suis qu'une femelle. Ni écrivain, ni combattant, ni amateur d'art, ni intellectuelle. Pas même une cérébrale. Un animal, voilà ce que je suis, un petit fauve... Et ce qui compte, ce qui a toujours joué le rôle primordial dans ma vie: la conquête, c'est fini. Je ne pourrai jamais plus me consoler de mes déboires et de moi-même en constatant que je puis plaire, séduire, tenir quelqu'un à ma merci... [Gurian, 1956 : 50]

Le drame de la féminité prend des proportions catastrophiques pour Sorana Gurian, lui demande des énergies épuisantes appelées à garder les apparences. Toute sortie ou discussion avec un homme atteint inévitablement la maladie, et elle comprend peu à peu que ce n'est pas dans ces essais qu'elle doit rechercher son équilibre intérieur. Le cancer est décrit comme une maladie de la solitude, qui transforme l'homme en prisonnier de sa propre angoisse: «(...) Tout cancer est individuel, obéit à des lois particulières ; il n'y a pas de communauté d'espoir» [Gurian, 1956: 88]. Avant l'hystérectomie imposée par le médecin, la plus grande crainte de la malade est de ne pas devenir « (...) cette espèce de monstre femelle à la voix rauque, au menton rasé, simulacre de féminité qui inspire l'horreur sinon la pitié » [Gurian 1956: 141]. Mais la grande question est: « Pourrais-je écrire, après? »[Gurian, 1956: 141], sa propre féminité étant celle qui fournit, en vertu des plus récentes théories sur l'écriture féminine, la combustion créative exigée par l'acte artistique pratiqué par une écrivaine.

L'atmosphère spécifique des hôpitaux domine la plupart des pages de Sorana Gurian. La Clinique expérimentale de l'Institut de radium «Fondation Curie», véritable « pavillon des cancéreux » *avant la lettre*, est un centre médical de renommée mondiale, « (...) sa célébrité dépassant celle des avions Dassault, des robes de Dior et des œuvres complètes de J.-P. Sartre, réunis» [Gurian, 1956: 87]. Filtré par une perspective culturelle, l'hôpital est assimilé à un espace dantesque, les étapes de l'hospitalisation équivalant pour la malade à la traversée des cercles de l'Enfer: «Chaque nouvel arrivant arrache un billet numéroté, paie sa consultation au guichet, puis pénètre dans la salle d'attente. C'est là que tout commence. Le premier cercle de l'enfer est franchi» [Gurian, 1956 : 87]; , « (...) l'ascenseur était large et rapide, l'infirmier qui me convoyait, un homme âgé, taciturne. Est-ce comme cela que sont les modernes pourvoyeurs du royaume d'Hadès? Les Caron qui vous transportent par-delà le Styx, sans rames ni barque funèbre, dans un grand silence lumineux, sur un chariot blanc?» [Gurian, 1956 : 111]. Les tribulations de la personne hospitalisée dans une telle clinique sont décrites de façon exhaustive: l'anxiété dans la salle d'attente avant la première consultation, couplée avec l'espoir d'un diagnostic sauveur, l'état de suspense fébrile avant une opération, la souffrance physique terrible, le choc des sessions d'irradiation, la peur avoisinée parfois à la démence. Après la deuxième opération, l'auteure est contrainte d'accepter sa désintégration: « (...) Squelettique, la face terreuse, des rides creusant mes joues, j'avais l'impression de dégager une odeur de cadavres» [Gurian, 1956: 136]. Il ya aussi, bien sûr, des images qui peuvent

être encadrées dans la rhétorique du naturalisme pur, par exemple : «– On vous a tout enlevé, tout le sein, les muscles, les ganglions de l'aisselle... on a raclé toute la chair sur les côtes... Pour recoudre, il a fallu tirer sur la peau du dos... Ça faisait un énorme tas de viande dans la cuvette... » [Gurian, 1956 : 46-47]. Le refus de l'extirpation de l'autre sein, malgré les recommandations médicales, marque un retour à flot, l'aide à retrouver l'essence contestataire, de combattante pur-sang, dans un accès soudain d'orgueilleuse égophilie:

Rien n'y fit. J'étais merveilleusement calme. Enfin, parvenue à l'étape! Tout pesé, ordonné, rangé, j'acceptais les risques, le hasard, la menace. Plus rien ne pouvait m'atteindre. Je savais sur moi-même tout ce que je m'étais dissimulé. J'avais tellement emprise sur celle qui avait peur, celle qui payait le tribut, celle qui acceptait de vivre n'importe comment», diminuée, mutilée, inutilisable. Enfin, écartée! Je retrouvais celle qui refusait, affrontait, se mesurait à la nuit, les mains vides. Rebelle, je collais enfin avec une certaine idée de moi-même. Le reste importait peu. [Gurian, 1956 : 173]

Ainsi, le cancer devient un adversaire, un complice, un mode de vie: « (...) il devenait mon compagnon de route, ce genre de compagnon qui profite de votre sommeil pour vous détrousser après vous avoir enfoncé un poignard dans le dos. Mais lorsqu'on chemine, il vaut mieux être deux que tout seul... » [Gurian, 1956 : 179]. Quand le cancer commence à se développer rapidement et les douleurs deviennent insupportables, quand elle se réveille presque paralysée, la malade comprend que le visage maléfique de la mort est adouci par la fatigue, par l'épuisement installés après tant de combats dans un corps perçu comme la prison de l'âme, «cercueil plombé où l'âme se débat» [Gurian, 1956: 184]. Et donc elle arrive à accepter «la servitude intolérable de la condition humaine: vivre» [Gurian, 1956: 211]. La mort apparaît comme une libération; quant à sa vie, à son passé: «Il n'y avait que ruines, tombeaux profanes, mauvaises herbes. Une cité raséepar ... que sais-je ?une invasion de termites, une horde mongole, un nuage de sauterelles» [Gurian, 1956 :212]. La survie dans le royaume de la douleur est possible seulement à travers la morphinomanie, les calvaires de la nuit étant autrement insurmontables. Immobilisée sur un lit d'hôpital, forcée à assister à un décès par jour, Sorana Gurian passe ses derniers jours à méditer sur la fragilité de l'être humain, sur la relation avec Dieu, et le sens de sa vie. Les grandes questions sont posées sans trouver toujours des réponses satisfaisantes: «Ne reste-t-il rien que ce

dernier grand bal pour lequel je me pare?» [Gurian, 1956 : 245], «Avais-je été vaincue?» [Gurian, 1956 : 245], «Est-ce que les pêches miraculeuses existent?» [Gurian, 1956 : 246].

Avec une lucidité déconcertante, Sorana Gurian fait dans les pages de son dernier livre des affirmations générales, des méditations amères tissées sur la toile de l'expérience vécue:

De sorte que, corbillard cahotant, cocher saoul comme tout cocher qui se «considère», pur-sang piaffant et haridelle trébuchant, nous continuons notre route, et qu'importe si, dans la bière clouée, le tas de cendres et de rêves qui reçoit des horizons n'est autre que moi. Les rues passent, les gens nous regardent, nous oublient, et nous avançons, misérables et fiers, vers le cimetière de banlieue, enjeu de notre impossible pari. [Gurian, 1956 : 52]

Le final de ce livre scelle le raffinement et la noblesse de l'esprit conscient de l'éternité à laquelle il aura accès uniquement par la disparition du corps: «I advance fore as long as forever is» - «Et je vais de l'avant tant que dure à jamais» (Dylan Thomas).

L'agonie du corps tari de cancer ne parvient pas à affecter l'esprit de Sorana Gurian, qui reste vigilant et lucide jusqu'au dernier moment. De tous les traitements essayés (chirurgie, radiothérapie, méthodes non conventionnelles) la thérapie par l'écriture se montre la forme la plus authentique de la préservation et de la délivrance de soi. *Récit d'un combat* est l'histoire d'une victoire: la victoire de l'esprit humain sur les faiblesses et les trahisons du corps, sur le temps, sur la maladie et sur la mort.

Notes

[1] Par exemple, Cella Serghi se rappelle une discussion avec Sorana Gurian, qui a évoqué son père, un médecin qui lui avait laissé un héritage lui permettant de mener pour une période, une vie de bohème à Paris pendant sa jeunesse; in *Sur le fil d'araignée de la mémoire*, Édition Polirom, Iasi, 2013, p. 364.

[2] « (...) Je ressassais mes antécédents: ma grand-mère maternelle, morte du cancer du foie, mon grand-père, cancer du poumon. Mon père, cancer du rein, puis du foie. Sauf ma mère, morte pendant une épidémie de scarlatine, personne qui présentât dans ma famille une garantie de longévité » [Gurian, 1956: 19].

Références bibliographiques

Corpus

Gurian, Sorana, *Récit d'un combat*, Éditions René Julliard, Paris, 1956

Bibliographie critique

Burța-Cernat, Bianca, *Fotografie de grup cu scriitoare uitate. Proza feminină interbelică/ Photo de groupe d'écrivaines oubliées. La prose féminine de l'entre deux guerres*, Édition Cartea Românească, Bucarest, 2011

Dicționarul general al literaturii române/ Le Dictionnaire général de la littérature roumaine, Academia Română, vol. III (E/K)/ l'Académie Roumaine, tome 3 (E/K), Édition Univers Encyclopédique, Bucarest, 2005

Florescu, Nicolae, *Regăsirea Soranei Gurian/ Les Retrouvailles de Sorana Gurian*, in „Jurnalul literar”/ «Le Journal littéraire», nouvelle série, an XIII, no. 5-10, mars-avril-mai 2002, p. 5

Serghi, Cella, *Pe firul de păianjen al memoriei/ Sur le fil d'araignée de la mémoire*, Édition Polirom, Iasi, 2013